



F. René NIZON
Communauté Montfort
Thouaré-sur-Loire

Dans la dernière Lettre provinciale, je vous avais annoncé le récit de mes années au Centre Culturel et Social de Tamatave, de 1976 à 2023. Ce récit, bien que partiel, représente le deuxième volet (et pas des moindres...) de ma vie à Madagascar !



Un peu d'histoire sur les origines du Centre Culturel et Social (le CCS)

En 1960, Madagascar retrouva son indépendance politique, beaucoup de ressortissants français, surtout réunionnais, se trouvèrent du jour au lendemain, sans aucun travail et leur famille au chômage. La France, par le biais du Consulat de Tamatave, avait été invitée à préparer le rapatriement de ces ressortissants français, en leur donnant un minimum de formation humaine, intellectuelle et professionnelle avant leur départ en France. Le père Carlo qui s'occupait des mouvements catholiques comme la JOC fut contacté par le consulat français pour lui demander si la Mission Catholique pouvait se charger de préparer ces jeunes à une insertion moins dramatique dans l'hexagone.



Salle de cours théoriques et de réunions

dérangé par le bruit venant de l'atelier bois, fut déplacé vers un autre lieu plus calme. Ce centre pour les filles continue encore aujourd'hui avec les Filles de la Sagesse.

L'évêché prêta alors un terrain de 5200 m² situé au centre ville, un bâtiment fut aménagé pour les loisirs et les rencontres des jeunes de la ville, et le lieu fut appelé "Centre Culturel et Social" pour cette nouvelle mission.

Ce centre a démarré avec 30 garçons et 30 filles. Les cours d'enseignement général étaient donnés pour l'ensemble et on se divisait pour les cours techniques. L'opération "ressortissants français" dura environ 2 ans. Au fur et à mesure que les Réunionnais partaient, ils étaient remplacés par des Malgaches. Un peu plus tard le groupe des filles,

Arrivée à Madagascar et mission au Centre Culturel et Social

C'est le 31 janvier 1976, que je suis arrivé pour un deuxième séjour à Madagascar. Je ferai communauté avec les pères Angelo et Samuel Malo, Missionnaires montfortains, à la paroisse du Sacré Cœur, à 15 mn du centre culturel où 4 moniteurs faisaient plus de production que de formation. Il y avait bien un bel atelier, mais mal équipé : une seule machine à bois, peu d'établis et d'outils à mains et il manquait la matière première : le bois.

Le père Carlo, curé de la paroisse du Sacré-Cœur à Tamatave, me proposa, avec une certaine insistance, de prendre en charge ce centre artisanal. J'acceptai volontiers, encouragé aussi par le constat que je faisais à l'époque : les instituteurs et professeurs malgaches dans l'enseignement général ne manquaient pas, mais par contre je percevais que l'enseignement technique devait se développer pour l'avenir du pays... Le Centre était sous l'autorité du diocèse. J'étais entièrement libre d'organiser à ma guise sans contraintes ou directives venant d'ailleurs.



Une des salles de classe du CCS

Quelques réflexions voire convictions se sont alors imposées à moi au sujet de ce Centre : il s'agissait de ne pas en faire une école, mais un centre d'apprentissage s'adaptant au contexte de ces jeunes qui venaient tous du milieu populaire, de la brousse pour la plupart, mais logeant dans les quartiers de Tamatave, chez un parent. Ils n'avaient pas d'argent, donc inutile de réclamer des frais d'inscription. Cependant, ayant leurs deux jambes et leurs deux bras, ils étaient capables de participer à tout l'entretien du Centre, voire même à son extension. Tous les divers travaux étaient faits par eux... et je les guidais !

Venant de la brousse pour la plupart, ces jeunes vivaient sans trop de discipline: surtout pas d'horaire, pas de contrainte ... Cet adage : *"Le temps c'est de l'argent"*, était loin d'être une réalité pour eux. Il fallait donc parvenir à leur inculquer cette notion de temps et d'horaire, car après leur apprentissage, c'était une notion qu'ils devraient respecter dans l'entreprise susceptible de les embaucher. Les horaires furent ceux des ouvriers de la ville: quarante heures par semaine et un mois de congés par an. En effet, ils avaient un statut d'apprentis, et non pas d'écoliers. Nous n'acceptons les jeunes qu'à partir de l'âge de 17 ans car pour porter les bois débités en plateaux ou en traverses, accéder aux machines dont certaines s'avéraient très dangereuses comme la toupie... il fallait être d'un bon gabarit ! Le travail de menuiserie devant être impeccable, les assemblages parfaitement joints, et la finition minutieuse, il s'agissait de lutter contre cette tendance installée dans le pays : la médiocrité ou l'a peu près. Comment les éduquer à une certaine "rigueur", à la beauté ?

La vie et la formation proposées au CCS :

Dès le départ, j'ai insisté sur le temps donné à la pratique: 4 jours par semaine et seulement un jour de théorie: calcul - gestion, technologie, dessin industriel, analyse de situation (voir, juger, agir). Dans ce sens aussi je souhaitais que l'apprenti aille accompagner la livraison du meuble chez le client, pour qu'il ressente de la fierté et constate ce besoin de finition à côté des autres meubles dans la villa.

Comme beaucoup de ces jeunes retourneraient dans leur village privé d'électricité, nous avons décidé que pour les 3 premiers mois d'apprentissage, les jeunes n'utiliseraient que les outils à main. Chaque élève avait, près de son établi, une caisse d'outils complète avec la varlope, le rabot, les divers ciseaux et gouges, les tenailles, marteaux, compas, racloirs etc... Ces outils étaient



fournis par le Centre. En plus, nous avions un magasin bien équipé en outils communs : les diverses scies, les porte-forêts, les serre-joints etc...

La difficulté de trouver un emploi sans qualification était grande, c'est pourquoi la réputation du centre - seul centre enseignant la pratique dans la région - et l'intérêt que portaient les jeunes à la formation professionnelle se développaient et se confirmaient. Très vite, j'ai dû aménager des locaux, construire de nouveaux ateliers, acheter un gros stock de bois.

L'enseignement de base était donné sur deux ans (20 apprentis par année) et une 3^{ème} année de perfectionnement pour ceux qui le voulaient. Ils arrivaient à l'âge de 20 ans et plus ! Il fallait une cinquantaine de caisses d'outils, ce qui représentait des centaines d'outils à contrôler, et ce au moins une fois par semaine ! Nous avons permis aux apprentis d'emporter des outils le vendredi soir car ceux qui avaient été initiés au travail du bois, passaient leur week-end à bricoler pour aider leur famille où se faire un petit pécule. Mais le lundi matin les outils devaient être là.



Pour le magasin communautaire, j'avais adopté le système observé aux ateliers de Pont L'Abbé. Les professeurs avaient remis à chaque apprenti des jetons avec un numéro. L'apprenti qui prenait un outil déposait un jeton à l'emplacement de l'outil... facile ainsi de connaître le responsable.

Je tenais beaucoup à ce que chaque apprenti quitte le centre avec des outils à mains, afin de pouvoir travailler. Mais à sa sortie du Centre, comment pouvait-il mettre de l'argent de côté pour acheter des outils ? Cela coûtait cher, et les familles étaient pauvres. Que faire ? J'ai donc adapté une idée venant d'un éducateur. Remettre au début de l'année un nombre de points (des "vokatra", ce terme a un sens bien précis en malgache) correspondant au montant de la somme de l'outillage, qui devait être remise en fin d'année. Des points (correspondant donc à de l'argent) étaient enlevés

au jeune suivant un barème, en cas de manquements ou d'une conduite négative. Pareillement, des points pouvaient être récupérés.... Le but de cette organisation était aussi éducatif ...



Nouveau projet au CCS...

Trois ateliers et une cinquantaine d'apprentis, cela représentait une quantité in-



croyable d'outils à contrôler, mais cela faisait aussi du bois, et des chutes de bois ! Trop souvent de belles chutes... C'est alors que j'ai soumis un projet à un ami, Jean-Paul Vincent : Ne pourrait-on pas lancer une fabrication de jouets ? Jean-Paul réussit à concrétiser cet atelier de jouets, qui fera vivre au moins six personnes dont quatre femmes pendant plusieurs années. L'outillage spécialisé de cet atelier fut financé par le CCFD de Paris.



A l'époque, à travers diverses circonstances, j'ai eu la chance de rencontrer un ébéniste et un tourneur sur bois: Michel Calmels habitant près d'Albi... Pourquoi ne pas utiliser le tour pour faire des objets artistiques avec les chutes des divers bois et donc de couleurs variées :

bougeoirs, vases, dessous-de-plats etc... ? Michel est resté un mois et demi au CCS pour apprendre aux jeunes à dominer les techniques du tournage des bois. Nous avons invité des anciens du centre à ce stage. Que de beaux objets sont sortis faits par des mains expertes, ainsi que des pieds de tables tournés.



Le CCS vivait un partenariat avec la Région de Haute-Normandie par l'intermédiaire du Lycée du bois d'Envermeu près de Dieppe. Ce partenariat fut exemplaire et efficace. Une vingtaine de nos jeunes du CCS sont allés faire des stages à Envermeu et des professeurs d'Envermeu sont venus chaque année transmettre leur savoir à la menuiserie et à l'affûtage. C'est d'ailleurs ainsi que nous avons pu créer notre atelier d'affûtage en 1987... Cet atelier d'affûtage est encore aujourd'hui très apprécié par les professionnels du bois de la région.

En 1996, Joël Coiret, ancien directeur des eaux et forêts de la Réunion, a fait venir une scie à débiter, en pièces détachées c'est-à-dire le socle en fonte et les diverses pièces nécessaires à son fonctionnement. C'est ainsi que nous avons pu déplacer l'atelier scierie... Tout a été remonté sur place au CCS et cette scie à débiter tourne encore aujourd'hui...

La sortie solennelle de chaque promotion donnait l'occasion de faire une fête et d'inviter des personnalités et amis. Une attestation d'apprentissage personnalisée était remise à chacun. Comme ils y tenaient à cette attestation qui la plupart du temps leur était favorable et les aidait à l'embauche ! Les menuiseries de l'île sachant le bon niveau de pratique atteint au CCS venaient puiser dans ce vivier leurs futurs ouvriers.

Au fil des années, le Centre Culturel et Social se développait et devenait de plus en plus professionnel, une véritable école de production vivant comme une entreprise. Les élèves fabriquaient des meubles très divers : de la simple table de nuit, à l'armoire à glace, en passant par le buffet complexe, et même le billard... Bien sûr tous ces meubles étaient destinés à être vendus.



1996 : Inauguration de la scie par le F. René Nizon



Meubles mises en vente au CCS



Une grande salle était réservée à l'exposition-vente et restait ouverte tous les jours ouvrables. Les visiteurs étaient nombreux, espérant trouver le meuble qui leur plairait ou à passer commande. Utilisant beaucoup de bois pour nos activités, il nous a semblé logique de lancer des activités de reboisement qui furent soutenues et conseillées par la région Haute-Normandie. Tous les deux samedis quelques encadreurs accompagnaient leurs élèves sur la zone à reboiser. Toutes sortes d'essences ont été plantées et sont maintenant exploitables.

Que se passait-il pour ces jeunes après le CCS ?

Nous avons fait en sorte dans leur formation que les jeunes soient opérationnels et performants dès leur sortie du centre ; mais qu'en était-il réellement ? Que devenaient les jeunes dans la vie active après toutes ces années au CCS ? Cette question je me la posais souvent dans les années 90. Les plus anciens préféraient s'installer, produire pour eux-mêmes plutôt que d'être employés dans une menuiserie où ils se disaient "exploités". Les artisans confirmés s'étaient installés dans leur quartier sous un minuscule hangar, avec des machines à bois fabriquées de bric et de broc... en revanche, ils étaient condamnés ainsi que leur famille, à "végéter" et à s'enraciner dans la pauvreté si des moyens d'accès au crédit restaient fermés.

Nous avons beaucoup échangé avec ces artisans et aussi les artisans du bois de Tamatave. Ils se connaissaient tous ! Nous avons donc créé le **G**roupement des **A**rtisans du **B**ois (GAB). Attentifs à leurs besoins, nous étudions leurs suggestions et nous nous sommes efforcés d'y répondre dans la mesure du possible. Ces échanges avec les artisans ont influencé considérablement notre travail au CCS. Nous avons pris conscience que notre mission n'était réalisée qu'à 50% si, à la formation technique, ne s'ajoutait pas **l'aide à l'insertion professionnelle des jeunes**.

C'est ainsi que nous avons aidé d'abord une douzaine d'artisans, déjà assez bien organisés, à créer leur atelier de menuiserie en leur fournissant des machines ; mais le nombre de demandes individuelles d'aides ne cessait de



Un ancien du CCS travaillant chez lui dans son atelier



GAB : Magasin de vente de fournitures spécialisées

croître... alors une autre solution m'est venu à l'esprit : Pourquoi les jeunes sortants ayant le même savoir, ne se regrouperaient-ils pas "pour exercer ensemble leur métier" plutôt que de "galérer" à trouver une solution pour vivre dignement ? Cette idée fut approuvée par tous nos partenaires, mais constituait une nouveauté pour les artisans, que nous n'avions pas préparés assez longuement, malgré de nombreuses rencontres, à la comptabilité, à l'organisation interne, au marketing, à l'accueil du client etc... Matériellement le projet consistait à acheter un terrain, d'y construire un atelier en dur de 250 m², de le doter des machines à bois nécessaires.. donc atelier "clé en main". Ce projet s'appelait Groupe Organisé d'Artisans (GOA). Trois GOA furent créés. Mais l'un échoua...



En 2009, une expertise de toute notre installation électrique, qui me semblait défectueuse et dangereuse notamment par manque de prises de terre, eut lieu. La remise aux normes de l'installation a été un grand chantier et nous a conduits à réfléchir et à enquêter sur les besoins des entrepreneurs dans ce domaine de l'électricité. Tous ont été unanimes, y compris la chambre de commerce, pour constater le manque d'ouvriers qualifiés dans ce domaine. C'est pourquoi en 2011, la filière électrique au sein du CCS fut créée. Nous recrutons gars et filles de familles modestes, niveau 3^{ème} au nombre de 12 par promotion. Comme pour le bois, la pratique est importante : chantier-école, stage en entreprise, entretien du centre... Et comme pour les autres filières, ce sont nos anciens élèves que nous embauchons comme encadreurs/responsables.

L'éducation humaine et chrétienne était bien sûr dans mon objectif et même primordiale.

Mais comment trouver chaque fois, des sujets intéressants de réflexion, chaque lundi matin, pour le personnel ? une quarantaine. Les textes bibliques sont une source inépuisable de sujets de réflexion et d'exemples concrets de situations humaines. Nous avons procuré autant de bibles en malgache que nécessaire pour que chaque employé en ait une, et c'est à partir de ces textes pris dans l'Ancien ou le Nouveau Testament que nous échangeons.



Nouveau loge de la vice-province de Madagascar

Sur ce long chemin, et à travers ces nombreuses initiatives, sans doute que tout n'a pas été une réussite ! J'ai sûrement commis des erreurs, mais réellement je rends grâce pour toutes ces années et les fruits du travail accompli. En faisant mon apprentissage de menuiserie dans les ateliers du pensionnat Saint-Gabriel, alors que j'étais adolescent, j'étais loin de penser que celui-ci me serait si précieux pour lancer et développer un centre de formation dans cette filière du bois et dans un pays lointain... À la question d'alors : "pourquoi ai-je choisi cet apprentissage du travail du bois dont rien ne m'y invitait, même pas le goût, voire même le désir ? Désormais, j'ai la réponse : tant que je n'étais pas rendu au CCS, ma vie était marquée par les impasses, comme si le Seigneur faisait barrage à toute autre option, ou décision...

Maintenant c'est au F. Edwin, qui devient l'héritier de ce passé, de réfléchir et de développer ce Centre Culturel et Social pour un avenir toujours plus riche et fructueux de l'artisanat dans cette région de la Grande Île. Bonne route au F. Edwin et à son équipe !